

Une lettre à Myron, ami de longue date

Maurice Borgel

Psychanalyste

mauriceborgel@yahoo.fr

Cher *Myron*,

Si j'ai bien compris, c'est à l'occasion de ton départ à la retraite que tu proposes à des amis et pas seulement à des spécialistes d'écrire des textes en ton honneur. Tu parles peu de tes activités universitaires et je sais qu'après des études d'architecture, tu es devenu professeur de géographie et président de l'association grecque de cartographie. Toutes ces activités me sont étrangères mais elles me parlent de l'espace: pour moi, dans mon activité de psychanalyste, elles évoquent comment dans la séance, un espace s'ouvre, un espace qui n'est limité ni par la cartographie, ni par la géographie, ni même par un temporalité chronologique.

Nous avons fait connaissance, il y a bien longtemps, peut-être 35/40 ans chez notre amie Elisabeth à la veille d'un voyage dans les îles grecques. J'imagine aujourd'hui, rétroactivement, que je devais être inquiet de ce voyage dans un pays dont je ne connaissais pas la langue et que j'avais le projet pour la première fois de faire seul. C'est sans doute mon inquiétude et la sympathie qui s'était très vite installée entre nous qui m'avait amené à te proposer de venir avec moi, ce qui t' était impossible. Dans ce trouble, je crois percevoir aujourd'hui qu'il était peut-être question pour moi non pas d'aller à Paros puis à Santorin comme me le conseillait Elisabeth, ce que j'ai fait d'ailleurs, mais d'aller à Corfou. Corfou était et est resté pour moi, puisque je n'y suis jamais allé, un lieu mythique, celui de ma grand-mère paternelle. Elle y a vécu avant de venir en Tunisie, pour se marier avec mon grand-père. De cette grand-mère que je n'ai jamais connue, j'ai beaucoup entendue parler, je vois encore sa photo dans un costume de cérémonie grec qui trônait dans la maison. Mon père racontait souvent l'histoire de sa mère, née ou pas à Corfou, mais où se sont déroulées son enfance et son adolescence, elle parlait grec et même dans le "roman familial" elle allait jouer dans les jardins de l'Achilleion, proche de chez elle, où résidait encore l'impératrice Sissi. De ces histoires de "la famille", que racontait mon père ou plutôt du roman familial que je me raconte, l'analyse m'a appris que l'exactitude des faits n'est pas toujours essentielle, qu'il s'agit surtout de se confronter aux traces laissées en soi par ces récits. Mon père nous contait aussi comment "son grand-père de Corfou" avait marié ses filles dans diverses villes de la Méditerranée, il égrenait les villes, Tunis, Nice, Marseille, Alexandrie, Livourne,

dessinant sans doute pour mon oreille d'enfant une cartographie familière de la Méditerranée. Ai-je pensé que ce territoire était le mien, puisque dans chaque port, des ancêtres accueillants pouvaient m'attendre?

J'ai tenu à dire ces histoires d'enfance, pour insister sur l'excitation où j'étais à l'idée de partir seul dans les îles grecques, peut-être à la recherche de ces traces. Avais-je orthographié Corfou "corps fou" dans mon excitation d'enfant, que je retrouvais à la veille de ce voyage? Je suis parti le lendemain matin seul, sans accompagnateur, ni interprète grec. À Paros, j'ai passé quelques jours très agréables en compagnie de jeunes français que j'avais connus, mais j'en suis reparti très vite pour aller à Santorin après avoir perdu mon passeport. Perdre mes papiers a sûrement accentué ce sentiment de risque de perte d'identité ou plutôt de vacillement identitaire dans ce moment de retrouvailles avec ces origines grecques, autant présentes et familières qu'inconnues et étrangères. Ce qui me rassurait, c'était la liberté de circulation entre ces îles, la possibilité de tous ces bateaux qu'on pouvait prendre sans trop attendre pour aller d'une île à l'autre. J'avais été également très impressionné par cette langue grecque que je ne comprenais, pas mais dont je tentais de comprendre des mots. Ainsi j'ai retenu "anahorissis", que les employés du bateau répétaient à chaque escale, où je reconnaissais le mot français "anachorète", sans imaginer le rapport étymologique qu'il tissait pour moi. Je sais maintenant que ce mot veut dire départ, s'agissait il dans ce voyage d'un nouveau départ ou d'un retour au pays, celui de cette grand mère? Pour moi, du familier se tissait même si les connexions entre le français et le grec éveillaient en moi un fort sentiment d'inconnu, je pourrais dire plutôt d'étrangeté. " Trouble de mémoire sur l'Acropole" de Freud relate très bien ces moments de vacillement. C'est aussi pendant ce voyage que j'ai commencé à fumer. Je voudrais avant de finir cette évocation de souvenirs personnels évoquer ton hospitalité 10 ou 15 ans plus tard à Athènes où nous sommes venus tous les 4 avec Maud et les 2 enfants, dont Jonathan tout petit, qui marchait à peine. Nous avons dormi une nuit chez toi, il faisait très chaud et nous étions réveillés très souvent par la crainte que Jonathan ne s'égare de son petit matelas par terre et risque de heurter des meubles et casser tes objets de collection.

J'avais déjà commencé mon long voyage analytique qui m'a fait aborder bien des ports, de nombreuses connexions singulières entre les langues, entre les lieux, entre les temps. J'étais habitué sans doute au voyage à travers les langues, puisqu'enfant, en Tunisie, on pouvait passer dans la même phrase d'un récit en français à l'utilisation de mots en italien et en arabe: ces passages d'une langue à l'autre n'évoquaient pas la Tour de Babel mais le fait que pour les gens qui m'entouraient et pour moi, ce ne pouvait être que tel mot italien ou tel mot arabe, qui puisse restituer une sorte d'incarnation du mot dans chacune de ces langues, sans que ce soit traduisible en français. Suis-je en train de dire que j'ai eu 3 langues maternelles, je ne sais pas; ce que je sais, c'est que je me retrouvais très bien dans cet entrelacement des langues entre elles, cela me constituait une identité. Une langue définit-elle un territoire,

suffit-il d'une langue pour le dessiner ? La langue maternelle est-elle toujours la langue des commencements?

Je voudrais maintenant en revenir à mes expériences de voyages analytiques tant le mien chez plusieurs analystes que ceux où, en tant que psychanalyste, j'écoute des patients, en laissant les repérages de réalité s'effacer. Il est des fois nécessaire de vérifier l'écart entre la géographie réelle et celle déployée par le patient: tes cartes, Myron, sont très utiles alors mais, bien souvent, il faut les mettre de côté pour se laisser prendre dans une écoute flottante, établissant des connexions singulières, mêlant allègrement des espaces et des temps, sans autre rapport entre eux que celui qu'y met le patient dans ce moment fugitif où ces liens étranges permettent d'y déceler un fragment de vérité du sujet. Le côté précieux de ces instants est parfois attesté par une émotion, rire, larmes, étonnement. Freud a écrit "L'inquiétante étrangeté" en montrant à quel point l'étranger et le familier peuvent être proches. Le patient peut s'exclamer de retrouver à travers l'évocation d'une scène datant de l'enfance et dans l'actuel de la séance, une langue d'émotions qui lui était devenue étrangère. Son imaginaire se risque à bien des liens à travers des espaces, une cartographie inconsciente se déploie. En tant qu'analyste, je suis moi-même surpris de me retrouver contre-transférentiellement pris dans ces moments et aussi étonné de pouvoir circuler à leur suite dans des lieux inconnus ou des moments lointains, que le patient rend familiers. Les lieux se réaménagent au fur et à mesure de leurs visites, on pourrait imaginer que les bruyants travaux en bas de mon bureau à Paris vont permettre qu'il se retrouve au bord de la Méditerranée.

Dans la séance, je peux en écoutant un patient adulte, retrouver avec lui un instant d'émotion, joie ou désespoir, éprouvé dans sa chambre d'enfant à Valenciennes, avec tous les accents du Nord: le temps paraît suspendu ou arrêté, cet arrêt sur image le maintient ainsi avec ces nœuds l'empêchant d'occuper son espace d'homme.

Ainsi, Mathieu me fait le suivre dans sa maison d'enfance, il me demande d'être dans une grande proximité mais surtout pas dans la promiscuité des scènes primitives sadiques, auxquelles il a pensé être contraint d'assister et dont, avec "complaisance", il se maintient prisonnier. C'est comme si la connaissance de la topographie des lieux à Valenciennes, le couloir menant à la chambre des parents, sa première chambre avec son frère, sa deuxième chambre plus tard à un autre étage, son frère restant dans leur ancienne chambre près des parents, lui permettait d'être proche de moi par cette visite, de m'emmener avec lui, comme il le réclame par moments en séance. Il a besoin d'être sûr de garder cet appui sur ses séances, cet appui sur ce couple des parents qui a été si défaillant et ne pas sombrer aujourd'hui avec sa femme dans les explosions violentes de son père avec sa mère. Ainsi, la connaissance, qu'il me fait partager dans le transfert, de ses lieux d'enfance, l'assure que je peux le suivre, ne pas le laisser seul face à cette violence sexualisée à outrance, qu'il traverse dans l'analyse pour s'en séparer: cette violence n'a pas cessé de le han-

ter, encore aggravée depuis le suicide de son père. La proximité avec moi dans le transfert est encore accrue par ma connaissance de sa maison, une cartographie de "l'intime de l'enfant", qu'il était et qu'il retrouve dans l'actuel de la séance, lui permet dans l'actuel de la cure de retrouver ou plutôt de "trouver-crée" le langage de la tendresse et non celui de la passion dont il a été intrusé par la crudité de ces scènes; je fais allusion dans la suite de Ferenczi à la confusion des langues "adulte-enfant", qui lui a été si dommageable.

Dans le même esprit de recherche de traces, je voudrais citer quelques phrases du discours de P. Modiano à Stockholm pour la remise du prix Nobel, à propos de son utilisation dans ses romans de la topographie: "Pour ceux qui sont nés à Paris et y ont vécu, à mesure que les années passent, chaque quartier, chaque rue d'une ville, évoque un souvenir, une rencontre, un chagrin, un moment de bonheur. Et souvent la même rue est liée pour vous à des souvenirs successifs, si bien que grâce à la topographie d'une ville, c'est toute votre vie qui vous revient à la mémoire par couches successives, comme si vous pouviez déchiffrer les écritures superposées d'un palimpseste".

Je pense aussi aux descriptions inlassablement répétées de la maison des Ardennes d'une patiente, avec chaque fois un détail qui change, attestant de son travail de transformation de ce lieu d'enfance dont elle fait pas à pas, un lieu de fabrication de représentations pour s'en séparer.

Dans un tout autre contexte il m'est arrivé une fois alors que j'étais en train de m'occuper, dans la clinique où je travaillais, de la chambre d'un malade de connaître un court instant d'étrangeté, vacillement des repères, et c'est le refrain d'une chanson par ce malade qui m'a permis de retrouver mes esprits, comme s'il avait perçu ce qui m'arrivait et qu'il m'aidait à me ressaisir. Dans ces moments il est souvent difficile de repérer ce qui se passe: à notre insu, un message est passé, instant d'errance ou une rencontre même sans mots fait reprendre pied sur une terre plus ferme, le paysage redevient familier. L'espace psychique se retrouve agrandi et modifié, quand se déploient des souvenirs oubliés, ce nouvel espace peut permettre de dénouer des arnaques inconscientes tenaces qui empêchaient le sujet d'accéder au développement d'une liberté de sa pensée: un détail change et un réaménagement peut s'opérer.

Voilà ce que j'imagine des échanges, où nos trajectoires professionnelles différentes, les tiennes en tant qu'architecte-géographe-cartographe, les miennes en tant que psychanalyste, nous permettent avec toutes nos différences de partager dans un climat d'amitié.